

À quelques pages près, l'ouvrage a failli se terminer par un cimetière, ce qui eût été un fâcheux message aux Trégorrois. Le chapitre de conclusion, qui mène les lecteurs « De la cité épiscopale à la ville moderne », a sans doute semblé moins séduisant que le patrimoine des origines, pour l'essentiel prérévolutionnaire. Les passerelles et ponts n'apparaissent donc que tardivement, dans la double page où est cantonné tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Georges-Robert Lefort et Louis Harel de La Noé ne sont pas oubliés, mais l'évolution de Tréguier au cours du dernier siècle fait place à l'énumération plus qu'à la description. Il est vrai que l'âge d'or trégorrois méritait une place centrale dans un tel ouvrage. Averti dès l'introduction de l'ampleur des fonds d'archives disponibles, le lecteur aura de temps à autre des perspectives d'approfondissement, mais la matière développée dans le livre est dense et roborative.

Patrick DIEUDONNÉ

Stéphanie STOLL, *Fort Cigogne. Un trésor au cœur de l'archipel des Glénan*, Châteaulin, Locus Solus, 2021, 143 p.

Ensemble de petites îles situées à une quinzaine de kilomètres de la côte du Finistère sud, l'archipel des Glénan est surtout connu pour son école de voile, l'école des Glénans qui seule se réserve l'emploi d'un « s » à la fin du nom. Il recèle pourtant un « trésor » : le fort Cigogne, sur l'îlot éponyme. Cette fortification a été choisie en 2018 par la Mission Stéphane Bern pour bénéficier du Loto du patrimoine, ce qui explique que le célèbre animateur ait rédigé la préface du livre. L'auteure, la journaliste Stéphanie Stoll, depuis peu conseillère régionale, brosse d'abord un rapide portrait géographique de ce chapelet d'îles puis précise l'étymologie de Cigogne. Elle ne s'explique pas par la présence incongrue d'un échassier au long cou mais provient du breton : il faut comprendre « l'île aux coins », c'est-à-dire biscornue, et non « l'île aux sept coins » (*seizh kogn*), comme généralement admis.

Intitulée « un fort dans l'Histoire », la première partie du livre retrace la genèse de l'ouvrage fortifié. Repaire de pirates espagnols dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les Glénan voient des corsaires anglais s'y réfugier quelques décennies plus tard. En effet, à proximité de l'île Cigogne, s'étendent deux mouillages abrités de la houle du large, en particulier celui de la Chambre, près de l'île Saint-Nicolas. Confrontés aux déprédations des corsaires, qui perturbent sérieusement le commerce maritime, les maires des villes côtières auraient, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, demandé au parlement de Rennes de prendre des mesures, l'édification d'un fort dans l'archipel étant souhaitée pour dissuader les corsaires. Il faut cependant attendre plusieurs décennies pour que ce vœu se concrétise. En effet, les efforts de défense portent d'abord sur Concarneau. Au sortir de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714), l'ingénieur Isaac Robelin – sollicité en 1720 pour reconstruire Rennes après le grand incendie – livre un projet de fort établi sur l'île Cigogne. Il imagine une tour circulaire avec batterie basse,

corps de garde et magasin à poudre, dans le droit fil de celles construites par Vauban sur la côte atlantique, de la Manche au Pays basque. Ce fort ne voit cependant pas le jour, probablement parce que commence une longue période de paix avec la Grande-Bretagne. Le projet ressurgit logiquement dès la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) mais il faut encore attendre quelques années pour que l'ingénieur Le Royer de La Sauvagère, qui est intervenu à Port-Louis, Lorient et Concarneau, livre un plan sensiblement différent de celui de son prédécesseur. Deux batteries curvilignes se complètent pour occuper l'essentiel de l'îlot et épouser sa forme. L'ouvrage présente ainsi une forme atypique et abrite douze casemates disposées en éventail pour loger la troupe, entreposer les vivres et les munitions. La visite du duc d'Aiguillon, commandant en chef en Bretagne, le 26 juillet 1755, permet de débloquer les fonds indispensables, si bien que les travaux commencent l'année suivante. Le chantier progresse malgré les difficultés de ravitaillement, le logement précaire des ouvriers et de la première garnison ainsi que les coups de main ennemis durant la guerre de Sept Ans (1756-1763). À la fin du conflit, le fort n'est d'ailleurs pas totalement achevé. Inoccupé jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, il subit de nombreux vols et déprédations puisque son gardien réside sur l'île voisine de Saint-Nicolas ! Sous la Révolution, les travaux reprennent : on assainit les casemates, on dale une partie de la terrasse, une citerne et une boulangerie sont construites et les parapets terminés. Une garnison, parfois forte de quatre-vingts hommes, stationne dans le fort jusqu'en 1814, ce qui n'empêche pas les Britanniques de s'installer durablement dans l'île de Penfret, hors de portée des canons de Cigogne ! La faiblesse de la marine française limite par conséquent l'utilité de Cigogne.

Dans la seconde partie du livre, intitulée « Fort inutile », S. Stoll occulte largement son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle, considérant qu'après l'abdication de Napoléon, le fort sombre dans l'oubli. Pourtant, Constantin, directeur des fortifications, dresse des plans et, tout comme ses successeurs, apporte des améliorations : aménagement de batteries sur les fronts ouest et est, édification d'une bretèche pour flanquer la porte d'entrée. En revanche, l'ouvrage avancé prévu dès l'origine n'est jamais réalisé.

Véritablement inutile à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le fort Cigogne connaît alors une reconversion étonnante. En effet, déclassé en 1889, il échoit au ministère de l'Instruction publique deux ans plus tard, devenant une annexe du laboratoire de zoologie marine de Concarneau, lequel dépend du Collège de France. Les scientifiques investissent donc l'ouvrage pour mener leurs observations. En 1911, la Marine nationale y construit une tour servant d'amer, haute de 20 mètres, devenue depuis emblématique de l'île. Pendant toute cette période à laquelle l'auteure consacre une dizaine de pages inspirées, les pêcheurs fréquentent de plus en plus l'archipel afin d'y capturer langoustes et homards. L'île devient même le cadre du roman *Guenn, a wave on the breton coast* de l'Américaine Blanche Willis Howard, publié en 1883, qui connaît un réel succès aux États-Unis. Les Glénan retrouvent une brève activité militaire durant la Seconde Guerre mondiale, des soldats allemands s'installant dans

le réduit de Penfret (mais dédaignant l'île Cigogne). Après le conflit, un camp de jeunes, qui devient rapidement une école de voile réputée, prend possession des lieux. Avec force témoignages, l'auteure retrace les grandes heures de cette aventure humaine hors du commun qui a durablement marqué moniteurs et stagiaires.

La troisième et dernière partie est consacrée à la restauration de fort Cigogne. Il faut attendre 2013 pour que le fort soit classé monument historique et que s'engage un processus de rénovation. En 2015, la gestion de l'île, devenue propriété du Conservatoire du littoral, revient à la commune de Fouesnant, dont elle fait partie. Après quelques années d'étude, également nécessaires à la réunion des fonds indispensables, les travaux démarrent en 2020. Ils ont pour objectif de restituer l'esthétique originelle tout en améliorant le confort des logements, le tout avec une préoccupation environnementale (restauration de la citerne pour bénéficier de réserves d'eau, installation de panneaux photovoltaïques, tri et récupération des déchets). À l'issue des travaux, au plus tôt en 2024, ce « fort atypique dont la valeur historique dépasse la fortification » (H. Masson, ancien conservateur régional des monuments historiques) accueillera à nouveau, dans des conditions optimales, des stagiaires de l'école de voile, mais aussi, probablement, des visiteurs venus du continent pour découvrir ce patrimoine militaire.

Encarts de deux pages, les « entretiens de la cigogne » consistent en divers témoignages d'acteurs de l'histoire de l'île et de l'archipel. Bien évidemment apocryphe, l'interview du duc d'Aiguillon n'en est pas moins pertinente. Celle de deux vieux pêcheurs racontant leurs longues journées consacrées à traquer homards et langoustes, est entièrement en breton et non traduite – S. Stoll est l'ancienne présidente de *Skol Diwan* – mais que le lecteur non bretonnant se rassure, il n'y perdra aucune information essentielle.

Esthétique, d'une grande richesse, l'iconographie est quelquefois déconnectée du texte ou pour le moins mal reliée à lui. Célèbre victoire du duc d'Aiguillon, le combat de Saint-Cast (gravure p. 30) n'est ainsi aucunement évoqué. De même, les dessins de L. Duigou (p. 60), de l'association 1846 – dédiée à la valorisation du patrimoine fortifié du XIX<sup>e</sup> siècle –, présentant les défenses du fort vers 1870, ne font l'objet d'aucun commentaire. Quant aux deux portraits des pages 33 et 43, il s'agit bien du duc d'Aiguillon... fils (Armand-Désiré, qui joue un rôle dans la nuit du 4 août 1789, et non son père Emmanuel-Armand, commandant en chef en Bretagne de 1753 à 1768).

Malgré ces quelques limites, l'ouvrage de S. Stoll a le mérite de faire connaître au grand public la riche histoire d'une petite île et de son fort. Certes, les férus de fortification pourront déplorer le silence concernant les projets et travaux du XIX<sup>e</sup> siècle ainsi qu'une description architecturale assez sommaire mais l'auteure vise surtout à faire connaître ce monument et, plus globalement, l'histoire de l'archipel des Glénan. L'objectif est par conséquent pleinement atteint.

Stéphane PERRÉON